



**HAL**  
open science

# Vin, littérature de guerre et construction identitaire Le cas des soldats languedociens pendant la Grande Guerre

Stéphane Le Bras

## ► To cite this version:

Stéphane Le Bras. Vin, littérature de guerre et construction identitaire Le cas des soldats languedociens pendant la Grande Guerre. Siècles : Cahier du centre d'histoire "Espaces et cultures", 2014, Littératures, identités régionales et Grande Guerre, 39-40. hal-01325410v1

**HAL Id: hal-01325410**

**<https://hal.science/hal-01325410v1>**

Submitted on 4 Jun 2016 (v1), last revised 6 Sep 2018 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Vin, littérature de guerre et construction identitaire**

**Le cas des soldats languedociens pendant la Grande Guerre**

**Wine, literature of war and identity building**

**The case of soldiers from Languedoc in the Great War**

Stéphane Le Bras

Maître de conférences en histoire contemporaine

CHEC, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », Clermont Université, Université Blaise-Pascal, EA 1001

## **Résumés :**

La Grande Guerre a produit une quantité considérable d'écrits, prenant des formes diverses et variées, témoignant de plusieurs préoccupations chez les poilus : dureté du conflit, éloignement des siens, ravitaillement. À ce sujet, le pinard occupe une place particulière : parfois loué, parfois condamné, il structure le quotidien et le paysage des combattants français, jouant un rôle social primordial d'intégration, mais aussi de désintégration lorsqu'il est consommé en excès. Chez les soldats languedociens, le rapport au vin prend une nature différente par l'imbrication dans une culture du vin déjà forte avant le conflit et qui entraîne des pratiques spécifiques. Par le biais de la littérature de guerre, cet article examine cette double dimension identitaire construite autour et par le vin pendant la Grande Guerre : celle des poilus dans leur ensemble et celle des poilus languedociens en particulier.

The Great War produced a considerable quantity of writings, taking diverse and varied forms, revealing several concerns of the Poilus: harshness of the conflict, the distance from their families, provisioning. In this regard, pinard takes up a particular place: sometimes praised, sometimes condemned, it structures the everyday life and the landscape of the French fighters, playing an essential social role of integration, but also of destruction when it's consumed in excess. Concerning the soldiers from Languedoc, the relationship to the wine takes a different nature by the interweaving in an already strong local culture of the wine before the conflict, which leads to specific practices. Through literature of war, this double identical dimension is studied by this article: the one of the poilus altogether and the soldiers from Languedoc more specifically, both regarding their relations to wine during the Great War.

**Mots-clés :** histoire sociale, vins, pratiques, ravitaillement, poilus, pinard, France, Languedoc, 1914-1918

**Keywords:** social history, wines, experiences, provisioning, Poilus, pinard, France, Languedoc, 1914-1918

« Faut vous dire qu'avant la guerre, le pinard n'existait pas. C'était du vin, tout simplement, du vin dont on arrosait la gibelotte et le veau piqué, les pieds bien allongés sous la table, mais c'était pas du pinard, le pinard de la cuistance, de la coopérative ou des mercantis, le vrai, celui qu'a reçu des éclats d'obus dans son tonneau, le pinard du front qui noircit le quart et qu'on avale quand c'est qu'on a de la pommade jusqu'aux fesses et que les marmites s'écrasent sur le parapet du boyau comme des... Pardon, faut être Cambronne pour prononcer ce mot-là. »

Voilà comment s'exprime Casimir Duravier, permissionnaire imaginaire, dans *La Baïonnette* en janvier 1919<sup>1</sup>, alors qu'il rencontre trois inconnus et les emmène dans un bistrot parisien pour goûter un « p'tit pinard ». Sa tirade résume avec assez de justesse la manière dont la perception et l'image du vin, notamment de consommation courante, évoluent pendant le conflit. En effet, en l'espace de quatre années, le vin prend une nouvelle dimension, lui conférant une stature qu'il n'avait pas auparavant.

Avant la guerre, la France est déjà un pays grand consommateur d'alcools de toutes sortes, au premier rang desquels se trouve le vin, déjà considéré comme l'un des marqueurs culturels nationaux. En effet, comme l'indique une étude de l'ingénieur Louis Jacquet en 1912, plus de 3,3 M de personnes vivent directement de la production et de la consommation des produits alcoolisés dont 1,6 M de viticulteurs, 34 000 marchands en gros et 48 000 débitants. Pour Didier Nourrisson, spécialiste de la consommation d'alcool sous la Troisième République, « l'alcool marque le paysage. [...] Il scande le temps de l'homme, au travail et au repos, au repas et en pause, à la ville comme à la campagne<sup>2</sup> ». Effectivement, les premières publicités de masse propagent les apéritifs à la mode, Dubonnet et Byrrh en tête, tandis que la consommation de vin oscille, selon les années, entre 105 et 120 l par habitant en moyenne dans les années 1910.

De manière concomitante, le conflit renforce cette relation toute particulière et modifie l'image du vin de consommation courante dans la mémoire collective nationale. Dès les premiers mois de combats, celui-ci est présenté comme le « Vin de la victoire<sup>3</sup> », un des éléments déterminants qui permet aux soldats de tenir face à l'ennemi. Symboliquement, en octobre 1914, le ministre de la guerre Millerand élargit les dispositions assurant une ration de 25 cl de vin par jour aux soldats bivouaqués à l'ensemble des soldats mobilisés dans la zone

---

<sup>1</sup> « Les Trois rois mages chez Duravier Casimir », *La Baïonnette*, 09 janvier 1919, p. 26.

<sup>2</sup> Didier Nourrisson, *Crus et cuites. Histoire du buveur*, Paris, Perrin, 2013, p. 196.

<sup>3</sup> C'est le titre d'une chanson de Codini et Favart en 1915.

des armées<sup>4</sup>. C'est désormais à près de 3 millions de soldats que, tous les jours, l'Intendance doit fournir le fameux quart de pinard, expression qui se généralise au tournant de 1915<sup>5</sup>. De surcroît, le vin devient l'un des emblèmes de la lutte qui oppose les Français aux Allemands comme le déclame Guillaume Apollinaire en 1915<sup>6</sup> :

« J'ai comme toi pour me reconforter  
Le quart de pinard  
Qui met tant de différences entre nous et les Boches. »

Ainsi, le pinard aurait permis de tenir et de vaincre, comme le souligne durant l'entre-deux-guerres Paul Chack dans la préface d'un livre au titre évocateur, *Le Maréchal Pinard* :

« Et voici un ouvrage consacré au Pinard qui a donné du cœur à tant de ventres. Les soldats l'ont nommé maréchal. Ils ont eu raison. Ce Maréchal de France a grandement aidé à gagner la guerre<sup>7</sup>. »

Cette définition du pinard devenu institution nationale comme en témoigne la majuscule qui l'orne, est particulièrement révélatrice. En effet, P. Chack est alors le président de l'Association des écrivains combattants et ses quelques lignes mettent en exergue le rôle de la littérature de guerre dans la diffusion de cette croyance. Assurément, ce type de littérature, qui prend des formes diverses et variées pendant et après la première guerre (carnets et mémoires de poilus, recueil de lettres, journaux de tranchées, essais, romans, réflexions), contribue à la propagation et à l'ancrage durable dans l'opinion publique de l'allégorie victorieuse du « Père pinard ».

Ce pinard de l'Intendance est le fruit de mélanges de vins d'origine diverses, mais majoritairement en provenance du Languedoc. Dans cette région, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et encore plus depuis la reconstitution post-phylloxérique<sup>8</sup>, l'économie locale est tout entière dépendante de la filière viti-vinicole. Ici, le vin est indissociable de l'économie donc, mais aussi d'un certain style de vie commun aux populations locales, à tel point que

---

<sup>4</sup> Arch. du Sénat, 69 S 119 : *Rapport fait à la commission de l'armée sur le ravitaillement des armées en vin par M. André Lebert*, nov. 1916, p. 3.

<sup>5</sup> Originaire des garnisons de l'est de la France dans les années 1880, le terme « pinard » semble formé à partir du mot « pineau » (ou « pinaud ») qui désignait le vin de manière générique et du suffixe péjoratif « ard », rappelant la qualité de ce vin. On le retrouve dès le début de la guerre dans certaines correspondances puis il est largement popularisé par le brassage et la durée de la guerre. Cf. Albert Dauzat, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand Colin, 1918, p. 59-31.

<sup>6</sup> Guillaume Apollinaire, « À l'Italie », *Calligrammes. Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916)*, Paris, Mercure de France, 1918, p. 152.

<sup>7</sup> Jules Laurent (dir.), *Le Maréchal Pinard, Contes de guerre des écrivains combattants*, Annecy, Hérisson, 1938, préface de Paul Chack, p. 3.

<sup>8</sup> Pour plus de détails, voir Rémy Pech, *Entreprise viticole et capitalisme en Languedoc-Roussillon. Du phylloxéra aux crises de mévente*, Toulouse, Le Mirail, 1975.

l'expression « civilisation de la vigne » est régulièrement et couramment employée à propos du plus vaste vignoble mondial de l'époque<sup>9</sup>. En outre, dans les années précédant la déclaration de guerre, les départements du Gard, de l'Aude et de l'Hérault fournissent près de la moitié de la production nationale. Il n'est ainsi pas surprenant de les retrouver en tête des départements fournissant les armées à partir du second semestre de 1914, à tel point qu'« aramon » (l'un des cépages phares de la région) devient un synonyme de « pinard » sur le front. Incontestablement, les Languedociens ont donc, *a priori*, un rapport au vin qui leur est particulier.

Dans ce contexte, le pinard occupe-t-il pour autant une place particulière dans les écrits ou les témoignages évoquant les poilus languedociens et le Languedoc en guerre entre 1914 et 1918? Est-il un critère de différenciation entre les soldats du Midi et les autres alors que le conflit est régulièrement présenté comme un creuset de l'identité nationale et donc du polissage des marques de différenciation régionale ?

Pour répondre à cette double interrogation et afin de déterminer s'il existe une construction identitaire articulée autour du pinard propre aux soldats languedociens pendant la Grande Guerre, nous étudierons dans un premier temps la place du vin dans la littérature de guerre pour ensuite évaluer la pertinence du discours autour du vin et enfin interroger les liens, spécifiques ou non, qui unissent les soldats languedociens à celui-ci.

### **Écrire le vin. Anatomie d'une pratique identitaire**

Plus ou moins loin du front, les soldats – quelles que soient leurs conditions sociales – ont raconté, sous des formes variées et de manière abondante, le conflit, les combats et surtout leur quotidien<sup>10</sup>. Dans cet imaginaire poilu qui se construit avec les années de guerre, le pinard occupe une place de choix.

#### *Le boire et le verbe : une pratique abondamment racontée*

L'étude des témoignages de combattants met très ostensiblement en évidence la récurrence de sujets de préoccupation majeurs. Parmi ceux-là, l'ennui, les conditions climatiques, les combats, l'éloignement des proches et la fraternité qui unit les camarades entre eux sont les plus fréquents. Les questions relatives au ravitaillement sont également de

---

<sup>9</sup> Geneviève Gavignaud-Fontaine, *Le Languedoc viticole, la Méditerranée et l'Europe au siècle dernier*, Montpellier, PUPV, 2006, p. 13.

<sup>10</sup> Voir à ce sujet Jean Norton Cru, *Témoins, essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929 ; Micheline Kessler-Claudet, *La Guerre de quatorze dans le roman occidental*, Paris, Nathan, 1998 ; Catherine Milkovitch-Rioux et Robert Pickering (dir.), *Écrire la guerre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000 ; Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre: France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Éd., 2006 ; Laurence Campa, *Poètes de la Grande Guerre : expérience combattante et activité poétique*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

celles qui occupent le plus l'esprit des soldats, ce dont attestent avec profusion les carnets de guerre, les correspondances, les journaux de tranchées ou les romans. Au cœur de ces inquiétudes alimentaires se trouve le pinard, référence doublement récurrente : on la retrouve dans bien des témoignages où elle revient à de multiples reprises.

Dès le début du conflit, le capitaine Jules Jeanbernat écrit à sa famille<sup>11</sup> :

« En campagne, le vin et le café sont les boissons ordinaires » (10 octobre 1914) ;

« Une autre chose que nos hommes aiment beaucoup, presque autant que le vin, c'est le tabac. [...] Vous ne vous douteriez pas de la quantité énorme de vin qui est bue et de tabac qui est fumée sur le front » (4 janvier 1915) ;

« Il est vrai que les hommes font si peu usage de l'eau comme boisson : le vin ne manque jamais, et ils craindraient de se compromettre en mouillant ce bien-aimé liquide » (25 juillet 1915).

Associé au tabac et au café, le vin forme la « sainte trinité » du ravitaillement non-purement alimentaire (c'est-à-dire, contrairement à la soupe ou au pain, dont on peut se passer pour survivre). Cette trilogie, représentée sur bien des cartes postales, est l'une des préoccupations majeures des soldats comme en témoigne toujours le capitaine Jeanbernat :

« La vague de froid persiste dans toute sa rigueur. Le vin lui-même, *horresco referens*, [...] gèle dans les bouteilles ; les hommes seraient désolés s'ils ne parvenaient pas à dégeler la boisson qu'ils aiment par-dessus tout » (25 janv. 1917)<sup>12</sup>.

De son côté, Rieul Diduan, caporal lot-et-garonnais de la 25<sup>e</sup> compagnie, confirme un autre type de préoccupation : le prix du vin, sujet de nombreuses récriminations parmi les soldats. Fin août 1915, il écrit à ses parents :

« Nous payons le vin rouge 0,70 F le litre, le blanc 0,80 vous voyez qu'il n'est pas bon marché<sup>13</sup>. »

Les journaux de tranchées abondent dans ce sens, regrettant à de multiples reprises la hausse du prix du vin. De manière ironique, comme souvent dans ce type de publications, *Le Cri de guerre* en avril 1917 retrace la hausse du « prix du pinard au front » : celui-ci passe de 0,45 F le litre en septembre 1914 à 1,80 F en mars 1917 avec une prédiction pour 1918 à... 500 F<sup>14</sup>. Les autorités militaires elles-mêmes s'inquiètent de ces hausses dont sont

---

<sup>11</sup> Capitaine Jules Jeanbernat, *Lettres de guerre (1914-1918)*, Paris, Plon, 1920, p. 15, 83 et 184.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>13</sup> Rieul Diduan, Correspondance privée, Fonds familial Parailous, 30 août 1915.

<sup>14</sup> *Le Cri de Guerre*, n° 22, Pâques 1917, p. 2.

responsables les *mercantis*, ces commerçants installés près de la ligne de front et qui vendent les produits à des tarifs élevés. En 1917, une note issue du contrôle postal résume :

« La colère contre les mercantis reprend. Les prix du vin varient de 1,50 F à 4 F, selon les cantonnements<sup>15</sup>. »

Ainsi, le vin apparaît dans les écrits de guerre comme une denrée non pas rare, mais très recherchée et lorsqu'il vient à manquer ou s'achète à des prix trop élevés, tout le monde en souffre et s'en plaint, tel Ernest Olivié, prêtre-brancardier aux 122<sup>e</sup>, 322<sup>e</sup> et 96<sup>e</sup> RI, qui redouble d'efforts pour en obtenir et assurer ses offices<sup>16</sup>.

Dans les romans de guerre, œuvres fictionnelles mais basées sur la propre expérience de leurs auteurs, le pinard occupe également une place de premier plan, symbole de son omniprésence dans la vie et l'esprit des soldats. Dans les *Croix de bois* de Roland Dorgelès, le vin est présent sous de multiples formes (litre, quart, sceau, bouteillon, bidon, etc.) et dans de nombreuses situations : on boit dans les tranchées, entre amis au comptoir d'un estaminet, chez l'habitant, on en manque, on en rêve, on le partage ou on le gaspille. De fait, dans l'ouvrage, les termes « pinard » ou « vin » reviennent à 61 reprises et une dizaine d'épisodes distincts lui sont consacrés<sup>17</sup>. Céline dans *Voyage au bout de la nuit*<sup>18</sup> ou Genevoix dans *Sous Verdun*<sup>19</sup> relatent eux-aussi des épisodes où la recherche et la consommation de pinard donnent lieu à des scènes significatives de cette préoccupation.

Le vin – au même titre que le tabac et le café – participe ainsi à la construction d'un quotidien du poilu partagé par tous ; très rapidement, il devient un élément fondateur du paysage de guerre vécu collectivement par les soldats. Preuve s'il en est de son importance, les écrits du caporal Sieklucki (alors au 66<sup>e</sup> RI) mettent en lumière le rapport d'une majorité des soldats au vin<sup>20</sup>. Le 12 mai 1915, dans le secteur d'Arras, au moment de la bataille de l'Artois, il relève que « ce qui frappe ici, c'est le manque d'eau, le manque de vin, [...] l'approvisionnement est de plus en plus défectueux ». Un an plus tard, dans la Meuse, il écrit quelques lignes particulièrement évocatrices : « Nous sommes au pays où ne nous trouvons rien, même pas du vin » (17 avril) avant d'ajouter qu'« il n'y a même pas une épicerie et [qu']on n'y trouve pas de vin » (21 avril 1916). Sous sa plume, le vin a le même précieux

---

<sup>15</sup> Service historique de la défense (désormais SHD), 16 N 1526 : GQG aux armées du N et NE, Rapport sur la correspondance des troupes, 25 déc. 1916-15 janv. 1917, p. 1.

<sup>16</sup> *Carnets de guerre d'Ernest Olivié*, Fonds familial Foulquier [en ligne : <http://tinyurl.com/ernestolivie>], 11 août 1915 et 04 juillet 1916 par exemple.

<sup>17</sup> Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1919.

<sup>18</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Denoël et Steele, 1932, p. 38 et 50 par exemple.

<sup>19</sup> Maurice Genevoix, *Sous Verdun*, Paris, Hachette, 1916, p. 17 et p. 35-36.

<sup>20</sup> A.D. d'Indre-et-Loire, 1 J 1086, Correspondance de Maurice Sieklucki, 12 mai 1915.

statut que l'eau et surtout son absence se fait douloureusement sentir. Même chose chez Louis Lecomte, artilleur au 32<sup>e</sup> RA, qui en novembre 1916 dans le secteur de Blercourt (Meuse) regrette qu'il n'y ait « pas grand-chose à trouver dans le pays ! Ni pain, ni vin<sup>21</sup> ! ». En creux, ces témoignages et leur récurrence illustrent la constitution d'un imaginaire poilu dans lequel le vin occupe une place prééminente, véritable point d'ancrage du quotidien et du paysage du soldat français.

« *Rêve du poilu* » et « *chasse au pinard* » : le vin au cœur des pratiques

Ce poids est la résultante de pratiques communément et massivement partagées au front. Les soldats disposent en effet de plusieurs moyens pour se procurer et consommer aisément « ce bon pinard, rêve du poilu<sup>22</sup> ».

Tout d'abord, celui-ci est distribué quotidiennement par l'intendance. La ration régulière fournie par l'armée s'élève à 25 cl en 1914, puis 50 cl en 1916. À ces rations régulières – qui sont distribuées pour la première fois dans le courant du mois d'août 1914 si l'on croit divers témoignages dont celui de L. Lecomte<sup>23</sup> – s'ajoutent des rations remboursables par les ordinaires (25 cl par jour environ tout au long de la guerre) et des rations à faible coût (25 cl à partir de 1918). Schématiquement, chaque soldat dispose statutairement d'un minimum de 25 cl en 1914 et de 75 cl en 1918. Ces rations ordinaires sont agrémentées de rations extraordinaires fournies par le commandement pour célébrer une offensive réussie, lors d'une fête religieuse ou nationale, d'une permission, d'une promotion ou une naissance. En raison des aléas dus aux combats, mais aussi aux conditions du ravitaillement, sans compter les distributions exceptionnelles qui ne le sont pas tant que cela, il est difficile de déterminer pour l'ensemble du conflit une quantité moyenne quotidienne. Toutefois, en rapportant les volumes achetés par l'armée au nombre de soldats, on peut estimer qu'en moyenne, un soldat pouvait recevoir jusqu'à un litre et demi de pinard par jour<sup>24</sup>.

Mais à ce pinard de l'Intendance viennent s'ajouter les vins acquis par d'autres moyens et la « chasse au pinard, principale occupation des poilus » (Jules Isaac à sa femme en 1915<sup>25</sup>) prend dès lors des formes multiples. Les soldats se tournent d'abord vers les *mercantis* qui se multiplient pendant le conflit. Dans *Le Feu*, Henri Barbusse raconte que dans

---

<sup>21</sup> *Carnets de Louis Lecomte (1914-1918)*, Fonds familial Lecomte, 30 novembre 1916.

<sup>22</sup> A.D. du Pas-de-Calais, FRAD062-035 : Carnet de guerre d'Alton Dondeyne, février 1916, p. 35.

<sup>23</sup> Louis Lecomte, indique que le 26 août, on leur distribue du vin « pour la première fois ». Cf. *Carnets de L. Lecomte, op. cit.*

<sup>24</sup> Voir le *Rapport Lebert*, 1916, *op. cit.*

<sup>25</sup> Jules Isaac, *Un Historien dans la Grande Guerre: Lettres et carnets, 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004, Lettre du 5 septembre 1915.



certaines localités il y a un débit de vins « tous les vingt pas<sup>26</sup> », ce qui est confirmé par le commandement de la Seconde division britannique dont un rapport évoque un ratio de un estaminet pour cinq maisons à Caestre dans le département du Nord<sup>27</sup>. Quand une unité revient du front ou arrive de l'arrière, ces établissements sont souvent pris d'assaut comme l'indique Jacques Brunel de Pérard, alors dans les Ardennes :

« Ici, il y a un café-débit, passablement monté. De 11 heures à une heure, ce fut une véritable ruée. Artilleurs et fantassins s'écrasaient ; ils arrivaient dépoitraillés, suants, écarlates<sup>28</sup>. »

À partir de 1916 et de la multiplication de coopératives militaires, les soldats peuvent également s'approvisionner dans ces structures. Enfin, il leur arrive d'en recevoir par le biais des colis envoyés par la famille<sup>29</sup>. Dans tous les cas, les soldats redoublent d'ingéniosité pour faire l'acquisition de quelques sceaux ou bouteilles et la recherche de pinard fait partie de la « débrouille », sorte de savoir-faire des poilus. Comme l'un des hommes du capitaine Jeanbernat<sup>30</sup>, il n'est ainsi pas rare de voir certains soldats boire plusieurs litres par jour d'un vin titrant entre 7 et 9° (voire moins lorsqu'il est mouillé, ce qui est régulièrement le cas<sup>31</sup>). Les raisons conscientes qui poussent les soldats à consommer du vin sont à la fois nombreuses et difficiles à cerner car elles répondent à des motivations et des *habitus* intimes et propres à chacun. Comme nous l'avons évoqué plus haut, le vin répond au besoin de célébrer et il permet d'étancher sa soif quand l'eau n'est pas toujours potable ou absente :

« La souffrance la plus vivement ressentie était la privation de "pinard". Moi-même je n'y étais pas insensible, qui ne bois point de vin à table, sauf exception ; mais en beaucoup d'endroits l'eau était si mauvaise (ou si suspecte) que ma part de vin m'était devenue aussi précieuse qu'aux camarades » note en 1916 un sergent du 34<sup>e</sup> RIT<sup>32</sup>. Alors que la ration de vin entre en ligne de compte dans le calcul des calories ingérées par les soldats<sup>33</sup>, certaines croyances attribuent également au pinard des qualités médicales. Le tarnais Bourniquel écrit à ainsi sa femme depuis Verdun en mai 1915 que « le choléra fera bientôt son apparition, il

---

<sup>26</sup> Henri Barbusse, *Le Feu. Journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, 1916, p. 129.

<sup>27</sup> Craig Gibson, *Behind the Front. British soldiers and French civilians, 1914-1918*, Cambridge, 2014, p. 291.

<sup>28</sup> J. Brunel de Pérard, *Carnet de route*, Paris, G. Crès et C<sup>ie</sup>, 1915, p. 35.

<sup>29</sup> C'est le cas par exemple de R. Diduan qui écrit à ses parents en juin 1915 : « Tu m'enverras la gourde avant mettez-y du vin ». Cf. Rieu Diduan, *Correspondance privée, op. cit.*, 10 juin 1915

<sup>30</sup> J. Jeanbernat, *Lettres [...]*, p. 90.

<sup>31</sup> Dans *Le Rigolboche*, un journal de tranchées, le terme « Flotte » est défini ainsi : « Boisson commune des poilus, formant la base du pinard ». Cité par Lazare Sainéan, *L'Argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, de Boccard, 1915, p. 125.

<sup>32</sup> « Deux semaines sous Verdun (21 fév.-7 mars 1916). Récit d'un sergent du 34<sup>e</sup> RIT », *Les Archives de la Grande Guerre*, Tome V, 2<sup>e</sup> année, Paris, E. Chiron, 1920, p. 355.

<sup>33</sup> Il faut voir en ce sens les débats à l'Académie de Médecine dès 1915 ; par exemple la séance du 9 novembre.

faudra regarder de boire quelques bons coups pour pouvoir chasser le fléau<sup>34</sup> ». Surtout, la consommation de vin permet de lutter contre la durée et la pesanteur du conflit, tout comme l'éloignement des siens. C'est, en partie, ce que les soldats appellent pudiquement le « cafard », que Genevoix aimerait « engourdir » à coups de pinard<sup>35</sup>. Perte régulière des compagnons, stress permanent et distorsion du temps qui fige le présent<sup>36</sup> fabriquent un environnement pesant dont de nombreux soldats se protègent par la consommation de vin.

Cette consommation, pratiquée par le plus grand nombre, favorisée par l'Intendance et parfois excessive, n'est pas sans poser de problèmes, entraînant une distorsion entre un discours officiel qui déteint dans les écrits des soldats et la réalité de pratiques perturbatrices pour l'ordre militaire.

### **Au-delà des discours, une réalité ambiguë**

Conséquence d'une présence massive dans l'ordinaire poilu, le pinard conditionne le déploiement d'un discours individuel et collectif patriotique dont la mise en relation avec la réalité offre très souvent d'autres perspectives, moins valorisantes.

#### *Le vin, levier de décompression et de propagande*

Face à l'âpreté des combats, le pinard sert ainsi de sas de décompression avant et après le stationnement en première ligne. En montant au front, nombreux sont les soldats qui recourent à la consommation de vin, principalement pour rompre la tension du départ. Au début du conflit, cette pratique est facilitée par les dons faits aux soldats lors de leur arrêt dans les villes de passage, en route vers le front, comme en témoigne l'officier Hassler en septembre 1914 :

« Notre marche de La Chapelle à Bois-Colombes est un vrai cortège d'ovations. Femmes, enfants, vieillards, tous nous accueillent gentiment : vin, bière, fruits, tout est prodigué à nos hommes. Privés depuis de longs jours, certains se gavent un peu trop et s'enivrent<sup>37</sup>. »

À proximité des combats, la montée en ligne est également synonyme de consommation en prévision des jours de disette qui vont suivre, si l'on en croit de nombreux propos, dont ceux de Joseph Astier, soldat au 106<sup>e</sup> RI en avril 1916 :

---

<sup>34</sup> Gérard Bacconnier *e.a.*, *La Plume au fusil : les poilus du Midi à travers leurs correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, p. 193.

<sup>35</sup> M. Genevoix, *Sous Verdun [...]*, p. 204.

<sup>36</sup> Nicolas Beaupré, « La guerre comme expérience du temps et le temps comme expérience de guerre. Hypothèses pour une histoire du rapport au temps des soldats français de la Grande Guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013/1, n° 117, p. 176.

<sup>37</sup> Capitaine Hassler, *Ma campagne au jour le jour (août 1914-Dec 1915)*, Paris, Perrin, 1917, p. 57.

« On est rentré pour la soupe et on est retourné boire avant d'aller aux tranchées, il fallait boire pour tous les jours où on allait en être privé<sup>38</sup>. »

En sens inverse, le retour des tranchées est régulièrement l'occasion d'une consommation excessive de vin, ici aussi dans l'objectif de rompre avec une période angoissante et stressante. Le pinard participe majoritairement à une alcoolisation que Frédéric Rousseau présente comme un « bouclier artificiel<sup>39</sup> » qui sert alors à combattre le traumatisme et la violence d'un conflit oppressant dont, finalement, hormis les rares périodes de permissions ou de convalescence, on ne sort jamais. À cet effet, le vin permet une démobilisation psychique passagère qui éloigne les soldats de l'expérience étouffante qu'ils viennent de subir. Ainsi, Henri Désagneaux, en juin 1917, évoque la nouvelle prime versée aux soldats qui reviennent de première ligne, celle-ci étant immédiatement dépensée en boisson<sup>40</sup>.

De manière symbolique, ces pratiques recourent deux dimensions que les autorités n'hésitent pas à instrumentaliser. La première est la constitution, par le biais d'une consommation commune, d'un esprit de solidarité et de corps qui est essentiel à la victoire. Ainsi, le pinard et sa consommation relèvent d'un rôle social, contribuant à un élan commun, pierre d'achoppement de l'effort collectif qui est demandé à l'ensemble de la nation. Le vin apparaît ainsi comme un levier de sociabilité et d'intégration, reprenant les codes classiques de la masculinité en temps de paix<sup>41</sup>. Ceux-ci sont importés au front, comme l'évoque Dorgelès dans les *Croix de bois* au sujet d'un nouvel arrivant :

« Pourtant, le nouveau s'était accoutumé assez vite à notre vie brutale. Il savait à présent laver son assiette avec une poignée d'herbe, il commençait à boire notre pinard avec plaisir, et n'avait plus honte de faire ses besoins devant les autres<sup>42</sup>. »

Le vin fait partie des rituels de partage largement évoqués par François Cochet<sup>43</sup>, symbole de la construction d'un groupe solide et uni où le mimétisme est primordial et la

---

<sup>38</sup> Roland Chabert, *Printemps aux tranchées, Notes de campagne de Joseph Astier, soldat de la Grande Guerre*, Lyon, Élie Bélier, 1982.

<sup>39</sup> Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 174.

<sup>40</sup> Henri Désagneaux, *Journal de guerre 14-18*, Paris, Denoël, 1971, p. 130.

<sup>41</sup> A. Lafon, *La Camaraderie au front, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 260.

<sup>42</sup> R. Dorgelès, *Les Croix [...]*, p. 42.

<sup>43</sup> Voir par exemple François Cochet, *Survivre au front : les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, 14-18 éd., p. 148-149.

solidarité érigée en symbole de courage et de vertu. Jacques Péricard, avec lyrisme, illustre cette fraternisation et la place que le pinard y occupe :

« Mais aux tranchées, il n'y a pas d'indifférents, il n'y a pas même de camarades, il n'y a que des frères. Équitablement et généreusement, les provisions diverses sont partagées entre tous. Un quart de vin les arrose<sup>44</sup>. »

Cette dimension parabolique – quasi mystique – du vin unissant les soldats est confirmée par un article du *Cafard muselé*, organe de presse des Foyers du soldat, dans lequel un poilu, après une mauvaise blague à l'un de ses camarades, lui offre son quart de pinard en guise d'excuse<sup>45</sup>. Dans le même esprit, Pierre Drieu-La Rochelle renvoie le symbolisme vinique au sacrifice du sang dans son poème « Secteur américain » :

« Ô mon frère, prends pitié de mon sang qui s'écoule  
Et recueille tout ce vin pour la France altérée<sup>46</sup>. »

Par ailleurs, le pinard devient rapidement un instrument de propagande, vecteur de patriotisme. Les dons de vin lors de la mobilisation sont perçus comme « le signe de l'enthousiasme et un présage de la victoire<sup>47</sup> » chez Léon Daudet, tandis que Jean Richepin oppose les barbares allemands « aux corps lourds [...] en troupeau de larves pullulant » aux Français, buveur d'« un vin de lumière » que, de « sa haine tenace, [...] le barbare menace<sup>48</sup> ». Cette opposition métaphorique est classique et très répandue dans la presse, l'iconographie et les écrits des poilus. Dans un ouvrage très patriotique, aux accents bellicistes, Jean François-Oswald évoque la mobilisation de 1914 et les soldats prêts à s'engager pour sauver l'Alsace-Lorraine et ses vins fins<sup>49</sup>. En 1916, le journal de tranchées *La vie poilusienne* résume parfaitement, de manière très imagée et évocatrice, la portée propagandiste du pinard :

« Le pinard est essentiellement français [...] il est la boisson nationale par excellence.  
[...] Il sait très opportunément se montrer patriote en se parant tour à tour du teint bleu, blanc, rouge selon le cépage qui l'enfante. [...] Ici sur le front, c'est le pinard rouge qui recueille le plus de suffrages. Il reflète le sang généreux versé par nos frères

---

<sup>44</sup> Jacques Péricard, *Face à face, souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre*, Paris, Payot, 1917, p. 246-248.

<sup>45</sup> « Au jus là-dedans », *Le Cafard muselé*, n° 8, 1<sup>er</sup> juillet 1917.

<sup>46</sup> Pierre Drieu-La Rochelle, *Fond de cantine*, Paris, NRF, 1920, p. 14.

<sup>47</sup> Léon Daudet, *La Guerre totale*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1918, p. 23.

<sup>48</sup> Jean Richepin, « Aux Latins », *Poèmes durant la guerre (1914-1918)*, Paris, Flammarion, 1920, p. 41-42

<sup>49</sup> Jean François-Oswald, *L'Appel aux armes*, Paris, F. Rouff, 1917, p. 16-17.

d'armes et nous incite à les venger ; il est le symbole vivant, tangible et irrécusable du sacrifice noblement consenti. [...] C'est un peu – j'allais dire beaucoup – à lui que nous devons de tenir bon contre la ruée désespérée de ces Boches. [...] C'est encore lui qui jaillira au jour de la Paix victorieuse<sup>50</sup>. »

C'est là pourtant une vision biaisée que certains n'hésitent pas à nuancer voire à condamner, notamment chez les plus gradés<sup>51</sup>.

### *Le vin mauvais*

Les autorités – politiques et militaires – ont rapidement compris les enjeux qui entourent le pinard. Elles font venir sur le front des artistes qui chantent les louanges du vin de la victoire, telle Mistinguett<sup>52</sup>. Au Parlement, les débats ou les questions écrites sur le sujet se multiplient et, dans son rapport sur la fourniture en vin, le sénateur Lebert souligne que « les chefs [...] n'hésitent pas à déclarer que le troupiér doit pouvoir consommer au moins un litre de vin dans sa journée, que cette quantité est nécessaire à son hygiène et à son bien-être, partant, à la résistance physique et morale dont il n'a cessé de donner un si bel exemple<sup>53</sup> » ; des arguments régulièrement repris lors des débats sur la question.

La réalité mérite toutefois d'être nuancée. En effet, dans les faits, la situation est moins positive que ce que les témoignages patriotiques ou les écrits officiels laissent entendre. La qualité du vin tout d'abord n'est pas exempte de tout reproche, loin de là. Ces vins sont, après des coupages divers effectués dans les stations-magasins en amont du front, transportés et conservés dans des conditions parfois médiocres, rendant leur consommation difficile comme l'indique R. Dorgelès à sa femme dans une lettre en novembre 1914 :

« J'ai terriblement mal à l'estomac : nous passons la nuit à faire du vin chaud pour ne pas crever de froid. Et quel vin ! Jamais charretier n'en a bu de si épais, de si mauvais, de si aigre<sup>54</sup>. »

Par ailleurs, au contraire de certains écrits, le vin pousse des soldats à s'écarter de l'idéal de solidarité et de fraternité qui unit les combattants entre eux et les combattants aux populations locales. À Ansauvillers dans l'Oise, une hôtelière accuse, en avril 1918, des

---

<sup>50</sup> *La Vie poilusienne*, n°2, 1916.

<sup>51</sup> Voir à ce sujet Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 217-220.

<sup>52</sup> D. Nourrisson, *Crus [...]*, p. 177-178.

<sup>53</sup> Arch. du Sénat, 69 S 122 : *Rapport fait à la commission de l'armée sur le ravitaillement des armées en vin par M. André Lebert*, juin 1917, p. 4.

<sup>54</sup> Roland Dorgelès, *Je t'écris de la tranchée. Correspondance de guerre (1914-1917)*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 114-115.

soldats français d'avoir pillé sa cave en son absence<sup>55</sup>. Et si l'on en croit d'autres témoignages, il ne s'agit pas d'un cas isolé. Ainsi le caporal Henri Bury qui, dans ses carnets, note :

« La commune de Villeron a été sérieusement éprouvée par l'armée française qui a tout mis au pillage [...], c'est honteux de voir cela et c'est pareil dans chaque village où nous passons<sup>56</sup>. »

Au sein de l'armée, les vols ne sont pas rares non plus. À Marseille, le réserviste Straub, d'origine nancéienne, est condamné à cinq ans de prison pour avoir volé deux porte-monnaies à des soldats alsaciens. Cet argent lui servait pour se payer et payer des tournées dans les bistrotts du coin<sup>57</sup>. En juillet 1918, le canonnier Arginthe est, lui, condamné à un an de prison avec sursis pour avoir volé du vin appartenant à l'armée quelques mois auparavant<sup>58</sup>.

La prise démesurée de boissons entraîne également nombre d'excès que déplorent certains écrits. Ainsi Marcel Étévé regrette les mauvaises habitudes de son ordonnance Le Botte qui « se conduit très mal : il ne peut être au cantonnement sans se saouler affreusement ; hier, il a fichu des torgnoles à un copain. Il n'y a rien à faire faire [...] qu'à le fourrer à la prison [...], histoire qu'il ne puisse aller pinter<sup>59</sup>. » René Germain, aspirant au RICM, raconte dans ses carnets le cas d'un de ses hommes qui, pris de boisson, se met à tirer dans tous les sens, manquant de blesser son sergent et qui nécessite quatre hommes pour le maîtriser, alors qu'il menace maintenant avec sa baïonnette<sup>60</sup>. Ces excès donnent une mauvaise image de l'armée, notamment lorsqu'ils surgissent hors de la zone des armées, lors des permissions notamment, quand les effets de groupe facilitent la débauche et les débordements<sup>61</sup>. Contrairement aux instructions relayées par plusieurs publications<sup>62</sup>, ils rompent significativement l'image de solidarité et de camaraderie, notamment lorsqu'ils sont suivis d'altercation entre des soldats et leurs supérieurs<sup>63</sup>. Dans les cas les plus graves, la rixe tourne

---

<sup>55</sup> AHD, 19 N 38 : Armées – Front occidental, I<sup>e</sup> armée ; Rapport d'inspection du front, PV de gendarmerie du 15 avril 1918 ; Affaire Veuve Gibert.

<sup>56</sup> *Journal de guerre du caporal Henri Bury*, Fonds familial Patillet, 3 septembre 1914, p. 13.

<sup>57</sup> A.D. de l'Hérault, 2 R 913 : Organisation de l'armée ; Conseil de guerre de la XVI<sup>e</sup> région ; Affaire Straub, sept. 1914.

<sup>58</sup> SHD, 11 J 38 : Conseil de guerre, III<sup>e</sup> armée ; Répertoire des jugements rendus ; Affaire 816.

<sup>59</sup> Marcel Étévé, *Lettres d'un combattant*, Paris, Hachette, 1917, p. 164.

<sup>60</sup> René Germain, *Il revint immortel de la grande bataille. Carnet de guerre (1914-1919)*, Paris, Italiques, 2007, p. 145.

<sup>61</sup> Emmanuelle Cronier, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013, p. 182.

<sup>62</sup> Citons par exemple : Commandant F. Chapuis, *Instruction théorique du soldat par lui-même*, Paris, Berger-Levrault, 1914.

<sup>63</sup> Les archives de la justice militaire regorgent d'exemples de la sorte. Voir par ex. SHD, 11 J 6 : Justice militaire ; Conseil de guerre, VI<sup>e</sup> armée ; Affaires Laé (Jugement n° 3/89), Beauchamps (n° 7/93) ou Boudon (n° 17/103).

au meurtre, lourdement condamné<sup>64</sup>. Surtout, facteur de risques, ces dérives sont inacceptables à proximité de l'ennemi. Le général d'Urbal, à propos de l'échec d'une offensive en mai 1915 dans le Pas-de-Calais, fustige l'attitude de ses hommes :

« Au centre du 21<sup>e</sup> corps, en face du Bois-carré, il semble que la 11<sup>e</sup> Brigade, où des cas d'ivresse avaient été constatés la veille, n'ait pas donné tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle. Une enquête est ouverte à ce sujet<sup>65</sup>. »

De son côté, Alphonse Gallienne relate une anecdote de l'été 1914 durant laquelle ses camarades s'enivrent avant que l'ordre ne leur soit donné de repartir faire face aux Allemands. Malheureusement, « plusieurs sont malades de boire »<sup>66</sup> et ne peuvent rejoindre avec efficacité les combats. De multiples témoignages confirment ces situations délicates où des soldats trop ivres et souvent en nombre, mettent en péril le cantonnement ou la réussite d'une opération. Ainsi, Jules Jeanbernat conclut-il que ses hommes « boivent à l'excès quand ils ont du vin, de ce vin qu'ils aiment par-dessus tout et leur cerveau se ressent quelquefois de leur intempérance : ils sont rendus alors bruyants, au détriment souvent de notre sûreté, toujours de notre tranquillité<sup>67</sup>. »

Ainsi, tout au long du conflit se construit une image du vin qui, si elle est voulue comme positive, est en réalité beaucoup plus ambivalente et nuancée. Dans tous les cas, poilus et pinard semblent indissociables et ce dernier participe à la construction identitaire d'un imaginaire combattant partagé par le plus grand nombre, dont les Languedociens qui, *par nature*, sont dès 1914 associés au pinard.

### **Les soldats languedociens et le vin : un marqueur culturel ?**

Au même titre que l'ensemble de la nation, les Languedociens participent massivement à l'effort de guerre. Et comme l'ensemble des « petites patries » en guerre<sup>68</sup>, les soldats méridionaux viennent au front avec leur patois, leurs particularismes et leur univers culturel. Le vin fait, fort logiquement, partie de celui-ci.

---

<sup>64</sup> SHD, 11 J 2291 : Justice militaire ; Conseil de guerre, 120<sup>e</sup> DI ; Affaire Magnouloux (n<sup>o</sup> 11/243). Magnouloux est condamné à mort en octobre 1916 pour avoir tué son supérieur après avoir bu.

<sup>65</sup> « Rapport du général d'Urbal, commandant de la X<sup>e</sup> Armée » en mai 1915 dans *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Tome III, Vol. 1, Paris, Imprimerie nationale, p. 502.

<sup>66</sup> Carnets de guerre d'Alphonse Gallienne, Fonds familial Leboucher, 23 août 1914.

<sup>67</sup> J. Jeanbernat, *Lettres [...]*, 5 janvier 1915, p. 82.

<sup>68</sup> Voir à sujet l'introduction de Michael Bourlet, Yann Lagadec, Erwan Le Gall (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013, p. 7-25.

### *Un identifiant positif fondamental*

Pour de multiples raisons, les soldats du Midi pâtissent d'une mauvaise image dont la genèse remonte à bien avant l'ouverture des hostilités, mais que ces dernières, à travers quelques épisodes malheureux, tendent à renforcer. Comme l'a remarquablement démontré dans un ouvrage lumineux Jean-Yves Le Naour, la « légende noire » des soldats du Midi se construit avant 1914, au cœur des polémiques et des tensions du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>69</sup>. Depuis le milieu de ce siècle, les Languedociens souffrent, principalement dans les écrits des élites parisiennes, des stigmates de clichés qui insidieusement se répandent à l'ensemble de la population française. Ainsi, pour J. Michelet, le Languedoc est une terre « intolérante », pleine d'« incrédulité » et de « rage envieuse », aux populations incapables de dompter les plaines insalubres environnant les villes<sup>70</sup>. Se développe alors un « ethnotype méridional<sup>71</sup> », celui d'une population excessive, inconsistante, inapte aux efforts, peu fiable et prompte au séparatisme. Ces stéréotypes sont renforcés par la défaite de la II<sup>e</sup> armée en Lorraine le 20 août 1914, défaite imputée par une partie de l'état-major et de la presse au XV<sup>e</sup> corps d'armée, composé d'éléments provençaux (et de Nîmois). Il n'en faut pas moins pour que les Provençaux, puis rapidement par extension l'ensemble des Méridionaux, dont les Languedociens, soient accusés d'être des mauvais soldats, subissant tout au long du conflit les réflexions méprisantes de gradés et de soldats originaires du nord de la Loire. Lâches, paresseux, sales, peu impliqués, les soldats du Midi sont accusés d'être de mauvais poilus, une réputation qui persiste jusqu'au défilé de la victoire sur les Champs-Élysées en 1919 où le XV<sup>e</sup> corps est hué<sup>72</sup>.

Néanmoins, ce constat mérite d'être pondéré par d'autres éléments qui, au contraire, valorisent les soldats du Midi. En effet, d'autres représentations viennent contrebalancer cette image négative. Le Languedocien est ainsi régulièrement décrit comme un homme à l'imagination vive<sup>73</sup>, partageur et bon camarade. Incontestablement, le pinard participe à cette contre-construction d'un individu-type méridional dépassant les poncifs péjoratifs et dévalorisants élaborés depuis le second XIX<sup>e</sup> siècle.

Tout d'abord, au front comme à l'arrière, les Languedociens se singularisent par leur « savoir-boire ». En provenance d'une région viticole, ceux-ci sont réputés savoir « mieux boire » que les autres poilus, c'est-à-dire, boire avec plus de retenue, sans rechercher

---

<sup>69</sup> Jean-Yves Le Naour, *La Légende noire des soldats du Midi*, Paris, Vendémiaire, 2013.

<sup>70</sup> Jules Michelet, *Tableau de la France : géographie physique, politique et morale*, Paris, Lacroix, 1875, p. 35-37.

<sup>71</sup> J.-Y. Le Naour, *La Légende [...]*, p. 97.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>73</sup> Dans *L'Argot de la guerre*, A. Dauzat indique même que les méridionaux se rapprochent, dans leur manière d'inventer et de se réappropriier des mots des Parisiens, modèles absolus de l'auteur. Cf. Albert Dauzat, *L'Argot [...]*, p. 94. Les termes « flingue », « zigouiller » ou « tambouille » sont ainsi d'origine méridionale.



l'alcoolisation immédiate et à outrance. C'est ce que signale Pierre Viala dans une conférence le 26 mars devant l'Association française pour l'avancement des sciences dont le texte est rapidement publié. Outre son désir de stigmatiser les productions viti-vinicoles allemandes en les opposant aux produits français, Viala, statistiques à l'appui, met en avant l'opposition entre pays de vin et pays d'alcool :

« Les pays où l'on boit le plus d'alcool sont les pays non viticoles où la consommation du vin est une exception<sup>74</sup>. »

O. Bouyssou accrédite cette thèse alors qu'il assiste à une beuverie dans son unité :

« Deux ou trois exceptions, dont je suis sans effort, sont restés sobres. Le Midi, pays de vin, donne le bon exemple<sup>75</sup>. »

Le sergent Roumiguières ne dit pas autre chose lorsqu'il condamne l'ivresse généralisée au cantonnement en février 1915<sup>76</sup>. *De facto*, le vin (et sa consommation) représente l'une des composantes essentielles de la construction du rapport à l'autre et surtout de la manière de se penser face à l'altérité. Fondamentalement, dans un contexte de dépréciation de la réputation des Languedociens, la consommation raisonnée telle qu'elle est présentée par plusieurs témoignages relève, de pair avec l'implication farouche et ostentatoire dans les combats après août 1914<sup>77</sup>, de cette volonté – conscientisée ? – de revaloriser leur image. Elle porte d'autant plus ses fruits que, dès le tournant de 1915, l'alcoolisme est perçu comme un fléau par les autorités qui peu à peu interdisent l'achat d'alcool puis encadrent la consommation de vin dans les débits de la zone des armées voire de l'intérieur<sup>78</sup>.

Par ailleurs, le pinard s'apparente également à un facteur de solidarités entre soldats. C'est le cas entre soldats de la région bien évidemment, mais également avec les soldats d'autres régions, à qui on fait découvrir les plaisirs des vins du pays, bien meilleurs que ceux de l'Intendance. A. Lafon a particulièrement bien montré combien les retrouvailles entre « gars » d'une même région étaient appréciées, surtout loin de chez eux, souvent depuis si longtemps<sup>79</sup>. C'est alors l'occasion conviviale de boire un coup ensemble, si possible du vin

---

<sup>74</sup> Pierre Viala, *L'Avenir viticole de la France après la guerre – Le vin et l'hygiène – Le vin au front*, Paris, La Revue de viticulture, 1916, p. 52.

<sup>75</sup> O. Bouyssou, *Campagne [...]*, p. 59. Cité par Yann Lagadec, « L'approche régionale, quelle pertinence ? Le cas des combattants bretons dans la Grande Guerre » dans M. Bourlet *e.a.*, *Petites patries [...]*, p. 48.

<sup>76</sup> G. Bacconnier *e.a.*, *La Plume [...]*, p. 193-194.

<sup>77</sup> J.-Y. Le Naour, *La Légende [...]*, p. 127.

<sup>78</sup> Voir SHD, 16 N 1575 : Grand Quartier Général, 2<sup>e</sup> Bureau, Section économique, Circulation des alcools, 1915-1919.

<sup>79</sup> A. Lafon, *La Camaraderie [...]*, p.382.

du pays. Dès son arrivée au front, le jeune sétois Robert Bresson se retrouve avec son ami Delmas, originaire du Languedoc lui aussi :

« Mon brave Delmas me tape un billet de vingt sous auquel j'en ajoute un autre, et nous sommes propriétaires de deux litres de pinard<sup>80</sup>. »

Louis Barthas, en février 1917, évoque un repas entre Audois et les « discussions autour des gens qu'on connaît, du village, des morts ; on mange, on boit du vin chaud<sup>81</sup>. » Dans *le Feu*, c'est l'héraultais Fouillade qui présente à ses camarades d'escouade un « p'tit vin d'chez nous<sup>82</sup> », comme bien des soldats qui, au retour de permissions ou après ouverture des colis, s'empressent de partager avec leurs camarades les vins du pays. La phrase de Fouillade symbolise bien ici le lien affectif et intime qui unit Languedociens et vins.

### *Poilus languedociens et vins : un lien consubstantiel*

Lors du repas avec ses compatriotes audois en février 1917, Barthas regrette que le vin qu'ils boivent ne soit pas « du vin de notre Minervois », illustrant la relation profonde et personnelle entre les soldats languedociens et leur vin. C'est d'ailleurs régulièrement qu'on se plaint de son absence : « Ce qui nous manque le plus, c'est le vin, il faut passer avec le quart qu'on nous donne » écrit un méridional en octobre 1914<sup>83</sup>. Ici, regrette-t-il la limitation ou la qualité ? Surement les deux. Car les vins fournis par les armées, bien que majoritairement en provenance du Midi, n'en ont pas les qualités après de multiples coupages et manipulations qui les dénaturent. D'ailleurs Fouillade lorsqu'il évoque le « p'tit vin d'chez nous » rajoute « eh bien, mon vieux, s'i n'a pas quinze degrés, il n'en a pa' un ! », preuve de la qualité des vins de son pays. Cet amour des vins héraultais le pousse d'ailleurs à en disserter longuement, faisant le tour des muscats « de tous genres, de toutes les couleurs de la gamme, tu croirais des échantillons d'étoffes de soie ». Alors qu'il se souvient d'un estaminet tenu par un biterrois à proximité du cantonnement, il piaffe d'impatience à l'idée de pouvoir s'en échapper alors que de nouvelles règles viennent d'établir une interdiction stricte de sortie avant 17 h et après 20 h. Une fois l'heure arrivée, las, impossible de boire un « vin de son Midi spécial », le débit est fermé<sup>84</sup>. Cet épisode, bien que caricatural, est singulièrement représentatif de ce lien qui unit les Languedociens et le vin. Sous le personnage parodique de Fouillade, et derrière son entêtement obsessionnel, se cache la réalité d'un rapport au vin – qui

---

<sup>80</sup> Robert Bresson, *Mémoires de guerre*, Fonds familial Bresson, p. 6.

<sup>81</sup> Louis Barthas, *Carnets de guerre*, Paris, Maspero, 1982, p. 438.

<sup>82</sup> H. Barbusse, *Le Feu [...]*, p. 150.

<sup>83</sup> G. Bacconnier *e.a.*, *La Plume [...]*, p. 192.

<sup>84</sup> H. Barbusse, *Le Feu [...]*, p. 150-151.

n'est pas le pinard de l'Intendance ni des *mercantis* – quasi-organique comme le confirme ce soldat de Laliquinière (Hérault) en juillet 1915 :

« Je me porte à merveille mes [mais] tout ce qu'il me manque cet [c'est] notre bon vin nous en trouvont bien un peut à 11 sous mes [mais] ils ne vaut pas le notre<sup>85</sup>... »

Pour en obtenir, les soldats languedociens disposent de plusieurs circuits d'approvisionnement. Ils peuvent par exemple acheter des vins bouchés (c'est-à-dire en bouteille) directement auprès des débitants ou des coopératives. Mais ceux-ci sont plutôt des vins de cru (ou présentés comme tel) en provenance de Bourgogne ou du Bordelais<sup>86</sup>. Rares sont les vins languedociens vendus en bouteille (quelques côtes-du-rhône) et surtout ils sont chers. Dans les faits, comme l'ensemble des poilus, les Languedociens reçoivent des victuailles en provenance de leur famille. Parmi elles, du vin bien évidemment, réclamé par les soldats eux-mêmes : « Dans le prochain colis, joignez-moi un demi-litre d'alicante, car peut-être que nous nous trouverons au repos et nous aurons le temps de le siffler 4 camarades que nous sommes ensemble, celui de Palavas et 2 des Pyrénées-Orientales » écrit un poilu languedocien en juin 1915<sup>87</sup>. Pour les familles, envoyer du vin de la région au front est l'assurance d'apporter un peu de réconfort comme l'indique la tante du méridional Ernest Olivié dans une lettre à son neveu en 1916 : elle regrette de ne pouvoir lui envoyer du vin et lui recommande d'en boire<sup>88</sup>. Et lorsque les soldats quittent la région, ils emportent des quantités considérables de vin, offerts par les producteurs locaux comme en témoigne L. Barthas au moment de son passage par la gare de Perpignan où des fûts pleins sont mis à disposition des soldats<sup>89</sup>.

Pour les Languedociens – et les Méridionaux qui vivent à proximité du Languedoc comme la famille Olivié, aveyronnaise – le vin fait partie d'un univers culturel très spécifique, qui explique que l'on importe au front les références, les goûts et les pratiques qui y sont associées (galet de cagna, sorte de paille en roseau, ou l'Esclops da Déou, un jeu à boire). Il n'est donc pas surprenant que l'un des tout premiers numéros de *La Vie poilusienne*, journal de tranchée du 142<sup>e</sup> RI, un régiment languedocien, ouvre sur le pinard<sup>90</sup> et que ce thème revienne à de multiples reprises dans la publication. En outre, fins connaisseurs de la filière,

---

<sup>85</sup> Cité par G. Bacconnier *e.a.*, *La Plume [...]*, p. 193.

<sup>86</sup> Voir par exemple SHD, 19 N 245 : Armées-Front occidental, I<sup>e</sup> armée, Intendance, Coopératives, Prix courants du Magasin central d'approvisionnement des ordinaires et des coopératives de l'armée, mai 1918.

<sup>87</sup> G. Bacconnier *e.a.*, *La Plume [...]*, p. 32.

<sup>88</sup> *Carnets de guerre d'Ernest Olivié, op. cit.*, lettre du 22 mai 1916.

<sup>89</sup> L. Barthas, *Carnets [...]*, p. 34

<sup>90</sup> *La Vie poilusienne*, n<sup>o</sup>2, 1916.

les Languedociens sont surtout très attentifs aux prix du vin vendu au front et à leur évolution. Cela s'explique car de nombreux soldats sont impliqués dans la filière : propriétaires ou négociants, ils donnent des ordres, demandent des nouvelles, prodiguent des conseils à leur famille restée sur place et en charge de la conduite effective de l'affaire. C'est le cas du négociant Maurice-François Jeanjean qui, de la Somme, indique à sa femme la marche à suivre pour répondre aux clients insatisfaits par les lenteurs des expéditions<sup>91</sup>. Depuis le front, le biterrois Fulcrand indique lui à son fils quand sulfater les vignes au bon moment<sup>92</sup>.

Cette relation consubstantielle et indissociable est enfin symbolisée par deux événements. Le premier est le don de près de 200 000 hl de vins aux armées dès l'automne 1914. Contrairement à ce qu'écrit Marcel Lachiver, et repris par d'autres historiens après lui, il ne s'agit pas pour les vigneron locaux d'une « campagne publicitaire<sup>93</sup> » car ces dons de vins se retrouvent dans d'autres régions<sup>94</sup>, sont organisés par le préfet et sont à destination du XVI<sup>e</sup> corps d'armée, celui originaire du Languedoc<sup>95</sup>. Première région productrice dans un contexte d'abondance<sup>96</sup>, il est logique que de telles quantités soient envoyées au front, à destination des enfants du pays. Le vin représente ici le don symbolique de la richesse principale de la région et un soutien affectif aux poilus languedociens qui combattent loin des leurs, nullement un « coup de génie » comme le voit de manière téléologique M. Lachiver. Dans le même esprit et dénotant encore une fois ce lien étroit, lorsqu'une journée est organisée dans l'Hérault en 1916 au profit des œuvres de guerre le préfet insiste sur la métaphore d'une vigne généreuse et nécessaire à la victoire, tandis que de nombreux objets vendus reprennent l'imagerie viticole et que l'affiche de l'événement elle-même dépeint un Bacchus sauvant les vins locaux d'un Allemand associé au phylloxéra<sup>97</sup>. Le lien indéfectible entre poilus languedociens, vin et victoire contribue alors, à sa juste mesure, aux destinées d'une nation lancée vers le succès.

## Conclusion

Assurément, le vin participe de la construction de l'identité du poilu français tant il est omniprésent dans ses pratiques, ses paysages, ses écrits. Au-delà des scènes d'ivrognerie et du

---

<sup>91</sup> Maurice Jeanjean, *Vigne et vin en Languedoc-Roussillon. L'histoire de la famille Jeanjean (1850-2006)*, Toulouse, Privat, 2007, p. 62-63.

<sup>92</sup> Béatrix Pau, *Des vignes aux tranchées : la Grande Guerre en pays biterrois*, Cazouls, Éd. du Mont, 2013, p. 69.

<sup>93</sup> Marcel Lachiver, *Vins, vignes et vigneron*, Paris, Fayard, 1988, p. 485.

<sup>94</sup> Le Lot-et-Garonne ou l'Anjou également.

<sup>95</sup> A.D. de l'Hérault, 10 R 50-52 : Organismes temporaires du temps de la Première Guerre, dons aux armées.

<sup>96</sup> La récolte de 1914 est la plus importante du début du siècle.

<sup>97</sup> Pierre Purseigle, *Mobilisation, sacrifice et citoyenneté : Angleterre-France, 1900-1918*, Paris, Les Belles lettres, 2013, p. 102.

simple « éthylisme d'ennui de l'arrière-front » présentés par François Cochet<sup>98</sup>, le pinard est un levier de sociabilité et d'intégration, vecteur d'un message propagandiste d'unité et d'esprit de corps. C'est également un instrument individuel d'apaisement face à la tension permanente née du stress des combats, à l'arrière-front effectivement où c'est surtout le « cafard » plus que l'ennui qu'on combat, mais au front aussi où il est massivement attesté, hormis en première ligne. C'est son usage excessif qui en fait un danger pour l'ordre militaire, lorsque le vin et sa consommation deviennent un frein à cette union, un facteur de désordre et de mauvaise image, briseur de la cohésion impérative à la victoire.

Marqueur identitaire, mais ambivalent donc, pour la grande majorité des poilus, il est un marqueur culturel pour les Languedociens. Chez ces derniers, il prend une dimension différente, beaucoup plus positive, bien qu'il ne soit pas plus présent dans leurs écrits que dans ceux de leurs camarades<sup>99</sup>. Il renvoie surtout, dans un contexte de dépréciation de la réputation des méridionaux, à une image valorisante du poilu languedocien, celle du partage et d'une certaine forme de savoir-vivre, mais aussi celle du sacrifice et du double-don à la nation, celui des enfants du pays et celui de la vigne prolifique, richesses de la région.

Toutefois, si ce marqueur est massif et majoritaire pour le Languedoc, il n'est pas exclusif à ce vignoble. En effet, cet attachement au vin est également perceptible dans d'autres régions viticoles comme en Aquitaine ou en Anjou. Gageons que de prochaines études comparatives permettront de mettre en lumière les divergences et les convergences entre ces espaces et leurs acteurs dans le conflit.

---

<sup>98</sup> François Cochet, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2006/2, n° 222, p. 19-32.

<sup>99</sup> On le retrouve ainsi dans les écrits de poilus vigneron provenant d'autres régions viticoles : en Aquitaine notamment comme en témoigne la correspondance de Rieul Diduan (en cours de publication par Alain Parailous) ou dans la région angevine avec Marc Leclerc, écrivain régionaliste, auteur de *Ode au pinard* en 1915 (parue dans le recueil *Les Souvenirs de tranchées d'un poilu* en 1917) et de plusieurs ouvrages sur l'expérience combattante dans lesquels le pinard tient une place importante.